

De même que chez les peuples de race tartare<sup>1</sup>, le cycle de soixante ans, présidé par douze animaux, étoit divisé en cinq parties, le cycle des Muyscas, de vingt années de trente-sept *sunas*, étoit divisé en quatre petits cycles dont le premier se fermoit en *hisca*, le second en *ubchihica*, le troisième en *quihicha hisca*, et le quatrième en *gueta*. Ces petits cycles représentoient les quatre saisons de la grande année. Chacune d'elles renfermoit cent quatre-vingt-cinq lunes qui correspondoient à quinze années chinoises et tibétaines, et par conséquent aux véritables *indictions* usitées du temps de Constantin. Dans cette division, par soixante et par quinze, le calendrier des Muyscas se rapproche bien plus de celui des peuples de l'Asie orientale que ne le fait le calendrier des Mexicains, qui avoient des cycles de quatre fois treize ou de cinquante-deux ans. Comme chaque année rurale, de douze et de treize *sunas*, étoit désignée par un de ces dix hiéroglyphes qu'offre la 4.<sup>e</sup> figure, et que les séries de dix et de quinze termes ont un diviseur commun, les *indictions* se terminoient constamment par les deux signes de la *conjonction* et de l'*opposition*. Nous ne nous arrêtons pas ici à démontrer comment l'hiéroglyphe de l'année et l'indication du cycle de soixante ans, auquel appartient cette année, pouvoient servir à régler la chronologie : nous avons exposé ces moyens en faisant connoître les rapports des calendriers mexicain, tibétain et japonais.

Le commencement de chaque *indiction* étoit marqué par un sacrifice dont les cérémonies barbares, d'après le peu que nous en savons, paroissent toutes avoir eu rapport à des idées astrologiques. La victime humaine étoit appelée *guesa*, errant, sans maison, et *quihica*, porte, parce que sa mort annonçoit pour ainsi dire l'ouverture d'un nouveau cycle de cent quatre-vingt-cinq lunes. Cette dénomination rappelle le *Janus* des Romains placé aux portes du ciel, et auquel Numa dédia le premier mois de l'année, *tanquam bicipitis dei mensem*<sup>2</sup>. Le *guesa* étoit un enfant que l'on arrachoit à la maison paternelle. Il devoit nécessairement être pris d'un certain village situé dans les plaines que nous appelons aujourd'hui les *Llanos de San Juan*, et qui s'étendent depuis la pente orientale de la Cordillère jusque vers les rives du Guaviare. C'est

<sup>1</sup> Voyez plus haut, pag. 149 et 175. DUPUIS, Origine des cultes, Tom. III, Pl. 1, pag. 44. BAILLY, Astronomie indienne et orientale, 1787, pag. 29.

<sup>2</sup> MACROBIUS, Lib. 1, c. 15.